

Concours de poésie

Organisé par la Vie étudiante

Recueil de poèmes

Université du Québec à
Chicoutimi

Automne 2016



Composition du jury :

Monsieur Luc Vaillancourt

Professeur au département des arts et lettres

Madame Cynthia Harvey

Professeure/Directrice du département des arts et lettres

Table des matières

Les lattes.....	5
Balles d'oies	6
Se mettre à nue alors que les autres patients jouent à UNO	7
Partir	8
Triste Arménie.....	9
Ambassadeur	10
Arbre des sentiments	11
Le 40% qu'il me manque	12
Intraveineuse	13
L'homme et la nymphe.....	14
Désespoir	15
Passion	16
Mon chapeau de finissant	17
Société, as-tu évoluée?	18
Bonjour !.....	19
Sans les roues	20
Cercueil de bois	21
L'attente	22
Le vide	23
Un poème sur mon dos	24
Sans sol et sans sou	25
Cycle.....	26
Valse Des Sentiments.....	27
Vent de dépression	28
Nous.....	29

Premier prix

Les lattes

Le plancher a vieilli, comme moi.
Rainures et lamelles trouées, comme moi.

Dans les lattes du plancher je me vois, usée.
Sous mes yeux, sur mes hanches. Rainures et lamelles trouées.

Me voilà dépassée par les enfants qui braillent.
Le plancher s'ouvre, je m'écaille.

J'aimerais qu'ils cessent de crier, qu'ils me libèrent de leur poids.
Plier du linge jusqu'à ce que je dorme. Cent fois sur mille bornes.

Je veux dormir sous les tranches de veneer. Ne plus respirer.
Laisser l'autre soleil m'éblouir et le plancher m'emboîter.

Qu'on me marche dessus comme on le fait déjà ! Que je croule un peu plus sous leurs pas !
Je serai noble comme le bois. Vernie de laque ou sans éclat.

La télé s'est figée de noir. Ils ont mis l'éteignoir
La Reine a fini de chanter. Libérée.

Je les regarde, yeux et poings fermés. Leurs exploits couchés dans des cahiers.
Relire, me monter un bateau. Voir mes paupières tomber en rideaux.

Le Chardonneret m'attend tranquille. Lignes grises sur la table de nuit.
Ma plume jalouse, malhabile. De l'encre sèche, des mots sans bruit.

Je veux l'écrire cette vie qui m'aspire, je veux aussi la dire.
Que je l'aime cette vie qui m'inspire ! Et le plancher vient me chercher.

Les planches m'avaleront et je mourrai épuisée. Jeune et ferme dans mon Beauty Sleep.
Je reviendrai, reposée, avec la force de tout décrire.

J'accoucherai de réminiscences, pas d'un autre être de chair.
J'aurai le visage jouvence et mes récits en prières.

Il m'aime même si je fane. Peau d'orange et tablier.
Ces seins qui en ont nourri quatre. Je glisse sous la faille du plancher.

Quatrefois4
(Mélyssa Gagnon)

Deuxième prix

Balles d'oies

Par Mielabeille

(Méline Gagnon)

Je suis boisée des plus belles pétilles de l'automne et l'eau tonne sous les fontaines que clignent les centaines de peines pour oublier que les vœux sont des grenouilles qui te glissent entre les doigts.

La pluie fait pendre les pieds sur les pierres au peignoir mousse vert et ma tête de verre en lampe sans génie se fendille en trois vœux qui s'envolent en l'air.

Trois vœux,

de plumes
sans oie
coulent
l'étang
d'eau

et une oie
(noie)
s'étend
au dos.

Je crie des oies qu'on tire à la carabine.

Et on s'envoie en l'air mais tu poses des bombes sur mes lèvres qui explosent les becs que je t'offre dans un petit coffre de feuilles déjà mortes.

J'étais crue nue entre tes dents mais j'ai cru être dans la mire de tes yeux pour que tu tires tu sais comme Cupidon tue les amoureux à petit feu, parce que l'amour est une mort par gorgées d'essence que tu prends à petites doses inflammables pour pas qu'on suspecte une mort à débit trop rapide.

Tes yeux portent des balles qui s'envoient en l'air comme des coups de plumes en poussière, j'espère, que tu en feras des nuages un peu plus sages pour les dernières feuilles que j'ai à te rougir avant de me couvrir.

Et mes cils aux feuilles d'automne tombent de mes écorces paupières et j'attends les hivers pour me chauffer de neige.

Qu'on m'oublie pour mieux faire.

Mieux faire.
Toujours mieux faire,
le pire.

J'ai pris les balles de tes yeux entre mes dents pour les avaler tout doucement et t'écrire des doigts qu'on appuie sur les gâchettes.

Puis *je crie des oies qu'on tire à la carabine* mais mes doigts ne savent rien mieux faire que d'appuyer sur des gâchettes.

Troisième prix

Se mettre à nue alors que les autres patients jouent à UNO

par Tremblements
(Catherine Fortin)

Toute l'intimité qu'on peut contenir dans un appel d'une salle commune
Des « Je t'aime » engorgés de larmes qui se perdent dans les coupures du téléphone de l'hôpital
S'accrocher à des respirations au bout du fil,
Perdre la ligne directrice des pensées qui se bousculent dans nos têtes.

« Cathe, t'es toujours là? »

Oui, j'suis toujours là

Les poumons à vif et les os brisés

Un peu de sang sous mes ongles

(ils m'ont pas forcée à les couper)

La chair fatiguée et le bout des doigts tremblants

Je suis toujours là

Même avec les lames si près des veines

Ces petites veines bleues qui toujours me narguent, vivantes

Je suis là, tremblante, mais je sais pas quoi te dire

J'ai la bouche aussi vide que je le suis

Vide sauf pour ces petites morts qui me poussent sous les os,

Qui, insidieuses, rendent ma respiration agonisante

« Cathe? J'ai de la misère à t'entendre »

Je sais plus si je suis toujours là, Alex,

J'ai l'impression de pourrir de l'intérieur.

Mention honorable

Partir

Je pars ma mère, je pars loin; ne m'attend pas.
Ferme les lumières et les rideaux opaques.

Je pars tâter le bois, flatter les pierres, entendre l'eau.
Je fuis ma solitude.
Assoupie, je tombe sur la terre piétinée.
La nuit dure, la nuit ardente, recouvre mon corps.
Le silence me tue.

Je pars ma mère, je pars loin; ne me cherche point.
Dis à mes amies que je ne reviens pas.
Que les hommes ne viennent pas me chasser.

La solitude me suit de près, comme ses yeux secrets
Qui m'ont aimé autrefois, mais ce soir je reviens.

Le bois baigne dans un silence sans homme.
Pourquoi tu pleures,
Le goût âpre dans ma bouche.

Poudre de vents, s'envole,
Je suis le courant, la poudre de temps.
Le temps qui passe, comme un oiseau lent.
Je l'attrape, je me rattrape encore dans mes vieux souvenirs.

Par Bonjour
(Madeleine Jacob)

Mention honorable

Triste Arménie

Par Erzsi

(Elizabeth Colette Labbé)

Il était une fois des hommes, femmes et enfants,
Quelque part, au fond de l'Asie mineure,
Déambulant en haillons, tels d'impassibles revenants,
Sous les huées assourdissantes de leurs persécuteurs.

Impuissant, Ararat suit la progression du voyage,
Dont la finalité est inconnue aux pèlerins.
Tout manque : l'eau, le repos, les victuailles,
Les marcheurs sont coupables d'être arméniens.

Le troupeau atteint Palu dans une morbide livraison.
Vendues, les filles le sont au plus offrant,
Pendant que les hommes, amassés sur le pont,
Observent sous leurs pieds le sinistre torrent.

C'est un chapitre noir du livre de l'humanité,
Une insulte pour tout ce que touche la vie,
Malheureusement une histoire oubliée,
Pour tous ceux loin du sable d'Anatolie.

Ambassadeur

Les mots sont les ambassadeurs
De ma pensée, de mon cœur
Grâce à eux, il me délivre
Mais avant tout, me permettent de vivre.

Ils sont l'essence même de ma vie
Cette vie qui est déjà bien remplie
D'amour, de passion et de tendresse
Moi qui, avant, étais dans la détresse.

Les mots me font rêver
D'un monde où il n'y aurait que nous
Éperdument amoureux et enlacés
Pour l'éternité qui s'étend devant nous.

Ce rêve est heureusement réalité
Une très belle femme y est entrée
Pour toujours à mes côtés
J'espère que je pourrai toujours la garder.

Les mots sont les ambassadeurs
De ma pensée, de mon cœur
Grâce à eux, je peux enfin lui dire
Que je vis pour l'aimer et la chérir.

Mélénor
(Alexandre Fontaine)

Arbre des sentiments

Tout commence par une simple graine
Plantée à l'endroit qui nous semble propice
L'arrosant et l'observant à chaque jour
Pour veiller aux bons soins de celle-ci

Jeune pousse fragile, chancelante
Émergeante de la terre choisie
Dont nous voulons à tout prix
Protéger des prédateurs qui rôdent autour

Prenant de plus en plus d'ampleur
Nous sommes fiers de pouvoir dire
Que cela est grâce à nous qu'elle
A pu devenir aussi grande et florissante

Grandissant toujours davantage à chaque instant
Ses racines si solidement ancrées dans la terre
Que nulles intempéries ne pourront à jamais
Affecter cet arbre si majestueux et impressionnant

Malgré sa taille, il continue son ascension
Vers ce ciel d'un bleu azur et calme
Qui me fait rêver et me rend heureux...

Mélénor

(Alexandre Fontaine)

Le 40% qu'il me manque

par Tremblements
(Catherine Fortin)

« T'es-tu obligée de toujours boire autant? »

Que ma mère me dit en soupirant

Après avoir entendu mon réveil

Au creux de la toilette.

Sans la chaleur de l'alcool qui passe

Dans chacune de mes veines, maman,

Je suis un cadavre dont le contact fait frémir,

Avec le cœur qui s'obstine à battre, pourtant,

Malgré la mort qui me paralyse le bout de doigts et l'esprit

Malgré tout.

C'est l'alcool qui enflamme mon corps et mes joues

La rougeur d'un verre de trop qui remplace

Ma pâleur malade habituelle;

Passer chaque gorgée et se dire

Peut-être celle-là me redonnera vie

Pour de bon.

On peut tu arrêter à la SAQ

Voir s'ils ont dans leur inventaire

Une bouteille ou mille qui me permettrait

De me sentir vivre

Juste un peu

Intraveineuse

Par Walt Whitman
(Jean-Maxime Larouche)

Les Lotophages m'ont invité,
C'est volontiers que j'y suis allé.
Une substance, on m'a donnée,
Et en amour je suis tombé !

Je glissais dans un gouffre sans gloire,
Mais la substance de l'ultime jouissance,
Dans l'abîme nocturne, me rendit l'espoir.
Jubilation de l'esprit, ce fut quintessence :

N'étant qu'un vil vaisseau
Voguant à sa plaisante perte,
Je l'injectai dans mes vaisseaux
Jusqu'à ce que je fusse inerte.

Envahi par une jouissance sans précédent,
Pour l'espace d'un instant, je jouis
De tous mes sens, j'en suis conscient.
Pour l'espace d'un moment, je fuis !

C'est à elle que j'appartins,
Même Ulysse ne put me sauver !
Elle eut ma barre à la main,
Et tout mon être fut envouté !

Lorsque mon odysée eut disparu !
Il n'y eut qu'un corps sans expression.
Suivant cela, n'étant plus,
Ce fut la fin de la contemtion !

L'homme et la nymphe

Par Walt Whitman

(Jean-Maxime Larouche)

Ô Capitaine, mon capitaine !
Voilà la terre à l'horizon.
C'est l'ivresse soudaine,
Pour nous qui la contemplons.
Voyant naître le monde,
Dissimulé dans les brumes,
L'azur gronde
Et notre flamme s'allume.
L'île de rouge et d'or
Porte ses couleurs d'automne.
Percutée d'un vent ténor,
Elle nous chante son hymne
Solennelle et sans gêne.
C'est la Séduction de l'éphémère ;
Comme un chant de sirène
Plus joyeux que la mer.
Les feuilles tourbillonnantes
Laissent paraître un corps
D'une beauté envoutante
Sur les côtes du décor.
Voilà l'île de Calypso,
Celle qui scelle, celle qui enveloppe.
Notre cœur en lambeau
À son tour se développe.
La femme aux yeux marron
Perce nos cœurs d'un simple regard.
Capitulons et amarrons !
Il ne faut surtout pas être en retard.
La fête commence bientôt,
C'est la vie que l'on fêtera.
Soyons-y au plus tôt,
Seulement cela nous restera !
Ô capitaine, mon capitaine,
Accostons ou nous nous mutinerons
On veut qu'elle nous entraîne
Peu importe, où nous irons.
Ses cheveux dorés,
Bercés par le vent,
Bordent nos âmes affairées
Au-dessus du firmament.
Au contraire d'Ulysse,
Nous y resterons,
Confortable dans l'abysse,
Nous, nous en jouirons.
C'est l'île de la vie ;
Et l'île de la mort.
Nous voilà ravis,
Libéré de nos torts !

Désespoir

Demain ressemblera à aujourd'hui
âmes en peine dans la nuit
On y apprend l'ennui
à l'école de la vie
être fort
Sourire sans y croire
Mentir sans remords
Se détester encore plus fort
Détester l'autre ou...
l'aimer encore plus
Croire en notre histoire
ou n'y voir que le désespoir
d'un cœur froid et solitaire
Qui vous blesse et vous laisse par terre
Ramper à ses pieds
être si désemparer
Vouloir tout effacer
Oublier
l'oubli ne vient jamais
Il reste en retrait
Regarde notre malheur
et se moque de nos pleurs
On refait confiance
On pardonne, on veut tant y croire
Pour ne pas sombrer... seuls dans le noir

Océane

Jessica Roy-Vachon

Passion

Corps enlacés
pour une valse endiablée
Se coller
Se repousser
s'aimer
Se détester
Ne plus savoir où on en est
Ne plus croire en un après
Vivre aujourd'hui
En espérant un demain
Un avenir incertain
Suivre le même chemin
Chercher nos mains
Un sourire qui s'attarde
Un regard... c'est trop tard
La foudre qui s'abat
Nos cœurs qui y croient
Un instant un tout petit instant
Une lumière qui s'allume
Nos esprits s'embrument
Les corps se rapprochent
Les mains qui s'accrochent
Les lèvres qui se touchent
On se veut, on hésite
On se veut, on s'excite
Un instant de bonheur
Pour des heures de malheur
Affronter nos peurs
Pour avoir droit au bonheur
Tenter de s'éloigner
Pour ne plus se brûler
Les flammes de nos sentiments
Embrasent tout en un instant
Et il ne reste que des cendres
Que le vent vient étendre.

Océane

Jessica Roy-Vachon

Mon chapeau de finissant

Je me suis vêtue de mon chapeau de finissant et de ma toge un p'tit 5 minutes de ma vie et je me sentais devenir trop adulte trop vite.

Même si je ne prenais qu'une photo, je sentais la fin arriver trop vite.

Quand ce sera le temps, je sais pas si je vais lancer mon chapeau en criant de joie ou en pleurant.

La fin de mon université approche et ça me fait autant de bien que de peur.

J'ai hâte d'entreprendre réellement mes projets de grand voyageur.

J'ai hâte de voir ce que je vais devenir, parce qu'en ce moment je crains le néant qui se fait sentir.

J'ai 22 ans, mon chapeau de finissant je vais le lancer au bout de mes bras dans quelques mois.

Je vais me trouver trop jeune pour entrer dans ce monde qui me fascine et me préoccupe à la fois.

J'ai juste envie de rester dans la routine infligée par l'école,

même si j'ai l'impression que la beauté de l'apprentissage est parfois juste une hyperbole.

J'ai envie de continuer à nuire seulement qu'à moi si je fais une erreur,

pas de faire face à quelqu'un au ton accusateur.

J'ai envie de rester dans mon cocon contrôlé,

parce que même si je me plains, il me procure une certaine sécurité.

J'ai 22 ans, mon chapeau de finissant je vais le lancer au bout de mes bras dans quelques mois.

J'ai peur de ne pas être à la hauteur de toutes mes ambitions et de tous les rêves que j'entrevois.

J'ose espérer qu'au moment où j'vais lancer mon chapeau, je serai fière du chemin que j'ai parcouru

et je serai confiante pour ce qu'il me reste à accomplir de beau.

- Nuance

(Julie Bérubé)

Société, as-tu évoluée?

Les Gens, t'as l'impression de devoir plaire et d'être beau aux yeux de tes pairs.

Les Gens, t'as besoin de croire qu'il faut adopter ce que la société dit "normal", besoin de croire que tout ce que tu fais doit emprunter le chemin commercial.

Je sais pas trop où tu te situes, les Gens, exactement.

Société, as-tu évoluée, sérieusement?

T'aimes crier haut et fort que t'évoles. Tu veux prouver à tout le monde que t'es ouverte d'esprit et que la liberté, tu la salues. Tu te caches derrière ton attitude accommodatrice, mais tu prônes encore une valeur conservatrice.

C'est pas que t'as pas évoluée du tout, on fait tous un p'tit peu notre bout. Seulement, tu devrais réfléchir aux aspects essentiels et arrêter de te réagir négativement face à une situation habituelle :

Le droit à la liberté individuelle

Un humain qui sort des conventions sociales et des normes physiques n'est pas une honte à toi. Il fait seulement te prouver qu'on n'a absolument pas besoin de suivre ce que tu nous dictes de faire pour être heureux chez soi.

Alors, les Gens, ose.

T'as le droit de t'acheter un t-shirt rose de p'tits minous à la friperie du coin. T'as le droit d'enfiler tes bottes d'eau et de partir bien loin.

T'as le droit de faire ben des affaires. Si les Gens n'aiment pas, ils se fermeront les yeux pour se sentir impeccablement ordinaires. Espérant encore mieux, ils s'ouvriront l'esprit pour comprendre que t'exprimes seulement ta liberté, voulant simplement être égal à eux.

Société, t'es parfois décevante dans tes réactions face à une liberté assumée.

Les Gens, je t'encourage à arrêter de rechercher ce qui est beau maintenant et de te concentrer sur ce qui est beau en dedans.

- Nuance

(Julie Bérubé)

Bonjour !

J'aimerais passer un grand de temps,
un grain de temps, un grain de café !
Le temps d'un café, plein de temps avec toi,
sans compter les grains, les graines d'heures,
c'est-à-dire les minutes, une tonne de café, de minutes, de secondes,
à l'infini, nous nous y baignerions !
Du café moulu sur les doigts, ça sent bon !
Du temps 0, jusqu'au temps 0.

Nous ne verrions jamais ce temps passé ensemble
arriver à une fin,
ce serait toujours le jour, même la nuit !
Il n'y aurait pas de presse.
Le soleil bas à l'horizon,
mais qui ne se couche jamais,
toujours sur le point.

J'aimerais lire les nouvelles avec toi !
Avec, toi, lire les journaux !
Faire la croisée des mots,
des sudokus,
la première qui finit,
ou qui ne finit jamais !

Lire des livres, des livres intéressants,
regarder les images les pages,
les grandes images les grands paysages,
les grands documentaires,
les documentaires universels...

Se coucher toi sur moi, moi sur toi,
rire et dormir, les yeux ouverts, la bouche fermée,
les yeux fermés, la bouche ouverte,
tes yeux dans ma bouche, les dents de ta bouche,
tes lèvres, sur mes lèvres, tes petits cheveux, follets, qui survolent tes oreilles,
tes petites oreilles, chaudes et sucrées, qui fument encore, qui sortent du four,
comme un café, qui sort de l'espresso... Qui sort de l'espresso ?

Et bien d'autres choses encore...
Pouvons-nous ainsi décortiquer le grain, le temps ?

Au revoir !

Par Bonjour
(Madeleine Jacob)

Sans les roues

Par Mielabeille

(Méline Gagnon)

Je suis de sucre d'espresso à la dégrise d'une brise pressée par *Tassimo* enfilé cul sec un soir pour pas s'endormir pis oublier de se réveiller un moment donné. Ta vie à boire des tasses mais pas le café dedans laisse-moi te dire que ça te déconcrisse une gorge assez vite à tranches de porcelaine qui saigne le sang par l'intérieur mais personne le sait.

Personne veut le savoir de toute façon.

Tu te lèves le matin tu marches par la tête pis tu réponds par les pieds aux autres qui te tirent des bicycles au cœur en se disant : «C'pas pire les pneus sont en caoutchouc!»

Ma vie sait pas rouler sans les p'tites roues.

Oublier son casque pis déraper au coin d'une rue qui vire trop sec sur l'asphalte mouillée pis s'dire : « Ma mère me l'avait tellement dit... »

Ma vie sait pas rouler du tout sur deux roues.

Mais tu pleures pas. Tu pleures pas même si t'as des roches clandestines sous la peau pis que ça saigne pis que ça saigne pis maudit ça va tu finir par finir de saigner cette histoire-là, parce que c'est ben beau les *Band Aid* mais ça fait pas rouler plus vite pis à part de ça aucun soldat s'est jamais fait vénéré en arrivant du front momifié tellement qu'on l'avait bandé.

Tu passes la nuit à t'engrifer de brume des mêmes histoires : «Je le fais tu? Je le fais tu pas?» parce que te poser ces questions-là ça te déconcrisse les rêves à coups de hache dans le front.

Tu reposes dans ton lit comme un cercueil sans épitaphe mais les autres comprennent pas que c'est sacré pis qui faut pas déranger pour te rendre là-bas mais en même temps tout le monde s'en fout que tu y passes ou pas c'est juste qu'on parle de toi comme si t'étais déjà mort.

Comme si t'étais déjà mort.

Ça, ça te sonne comme un réveille-matin qui oublie jamais de se faire entendre.

Oublier de se faire entendre.

Pis la seule chose qui te ramène à la vie c'est ton réveille-matin que t'as oublié d'enlever le soir où t'es allé te coucher en te disant : «Ok, là j'le fais...»

Qui veut pas fermer sa gueule, mais que ça veut jaaamaï fermer sa gueule.

Le matin tu te réveilles avec des tasses qui te cassent sur la tête. T'as les yeux comme des sacs de couchages qui veulent pas s'ouvrir à cause de la fermeture éclair coincée dans les draps. À peu près tout te fait chier, mais au moins y reste un fond de café frette qui sent bon les noisettes. Même si rien roule comme sur des roulettes, ça vaut peut-être la peine de se rendre au prochain coin de rue.

«Ok, là j'y vais.»

Cercueil de bois

J'ai soulevé les objets. La poussière s'est levée en poudre triste. Ça faisait cinq ans que tu dormais dans le silence de l'atelier.

J'y suis allée avec pudeur. Peur d'abimer un souvenir couché dans son cercueil de bois. Tu rangeais nos photos là, dans ces boîtes de cigares à l'odeur d'écorce et de tabac.

J'ai soulevé le couvercle et je nous ai vus. Toi, moi, ma sœur et notre chien Bandit, portés par l'insouciance et le rire. Nos cheveux au vent comme des rubans éperdus.

J'ai vu ton bras autour de mon cou. Toi mon Versailles, mon Balmoral, mon Cologne. Mon rempart élevé par la seule main de l'homme.

Tu étais assis sur les galets, boudé par la marée. Je te regardais lire entre les lignes du ciel et traduire ses mots dictés en cercles de fumée.

Tu étais assis sur le sable, ta chemise et tes pieds mouillés. Tu faisais des miracles avec les grains, de tes doigts tamisés.

Je courais vers toi entre chien et loup, les méduses esquivées, et mon cœur qui me piquait l'intérieur. J'étais ivre de sel, de mer et de papier. J'ouvrais les bras pour me pendre à toi.

Tu m'as arrachée du sol, mes jambes de vase bouclées à ta taille. Ma sœur riait aussi, étourdie par nos vacances d'oursins et de bourgots dans la saumure.

Je nous tiens tous les trois, étreints sur du papier glacé. Ta bouche sur mon front. Ton souffle en brise d'amour paternel dans mon oreille.

Ma sœur et ses bras tendus vers l'horizon, l'infini qu'on s'était promis. Le fleuve, son or bleu, nos empreintes sur la grève.

L'orage gronde soudain sur Tadoussac. La photo craque. Le vent se lève, ses coins onduleux. L'image s'en va et le sel me brûle.

C'était l'été d'avant ton départ. Avant que je ne sois debout sous la pluie, mes yeux sur ton dos et sur Bandit. Ma sœur m'a dit de ne pas m'en faire. Et j'ai rêvé de la mer.

J'ai remis la photo dans sa sépulture, j'ai tourné la serrure. Je n'aurais pas dû la profaner, cette boîte qui nous a gardés.

J'ai tracé ton nom dans la poussière, comme dans le sable d'hier. J'ai fermé le capot de ton cercueil de bois, pour une dernière fois.

Quatrefois
(Mélyssa Gagnon)

L'attente

par MS

(Monica Simard)

Peut-être que tu ne me verras plus
Que nos dernières paroles échangées
Seront ordinaires, banales, insignifiantes

Peut-être ne pourrai-je jamais
T'ouvrir mon cœur, réduit en miettes
T'offrir tout l'amour que j'ai pour toi

Peut-être ne pourras-tu...
 Peut-être ne diras-tu...
 Peut-être ne feras-tu...

Tic... tac... J'attends...
L'aiguille de l'horloge est ma seule compagnie
Le battement de mon cœur s'affole, me rend folle

Tic... tac... J'angoisse...
De ne plus jamais revoir tes yeux
De ne plus jamais te serrer dans mes bras
De ne plus avoir envie de continuer...

Tic... tac... Tu souffres...
Et je suis tellement impuissante
Je n'arrive même plus à pleurer
Je n'arrive même plus à vivre

Tic... tac... Tu te bats...
Ton corps meurtri, défait, affaibli
Ton sourire que j'espère tant revoir
Nos souvenirs qui se bousculent dans ma mémoire

Tic... tac... Je m'enfonce
Dans une tempête d'idées noires
Qui engouffre le peu d'espoir qui me reste
Plus le temps passe, et j'attends toujours...

Tic... tac... J'ai froid de ton absence
Ta mort est la nuit qui ne me quitte plus
La noirceur d'un jour de pluie

Le vent glacial d'un jour d'hiver

Le vide

par MS

(Monica Simard)

Je tente de remplir le vide qui m'habite
Un gros creux au fond de mon ventre
Un vide profond, infini en dedans de moi
Un monstre qui me bouffe de l'intérieur

Je me sens écrasée par un poids invisible
Qui me cloue au sol
Qui m'empêche d'avancer
Qui m'empêche de respirer

Je suis un contenant sans fin, qui fuit
Sur le bord d'exploser, d'implorer
Un pot en verre, fragilisé par le temps
Fissuré sur toute sa surface

Qui se remplit toujours plus... de vide, de rien
Qui oublie de se remplir
C'est comme essayer de garder de l'eau dans ses mains
Un peu trop longtemps

Je ne suis que chaos et néant
Prise dans un tourbillon d'incompréhensions
Le cœur troué, meurtri, affaibli
Terrifiée de vivre, terrifiée d'être

Je suis l'ombre qui me suit
Je suis l'espoir qui a fui
Prisonnière de mes pensées
Lentement asphyxiée

Ce vide devient obsessif, excessif
J'ai la nausée, la tête qui tourne
Mais ce vide ne me quitte plus
Il est toujours là, toujours... vide.

Un poème sur mon dos

Puis-je me liquéfier dans les entrailles d'une montagne?
Puis-je vous confier ma santé?
Si je stagne, je serai contenté

Libérez-moi, de l'eau de mon nuage!
Allégez ce fardeau, qui me désengage!
Offrez-moi le cadeau, d'alléger mon sac à dos

Et je profiterai de la vie
Comme on profite de la libido

Phantese
(Samuel Deschênes)

Sans sol et sans sou

Le sol est riche mais nos têtes sont pauvres,
Certains s'en fichent peut-être moins que d'autres

Le cash à l'affiche et l'environnement dans l'ombre,
Ça m'attriste et ça m'encombre,

Dans cette matrice, combien vaut ma tombe?
Combien vaut une idée, moins qu'une bombe?

Il faut s'enrichir et que ça saute
Incapable de rester côte à côte.

Aider cette richesse coûte que coûte
Aider cette pauvreté goutte par goutte

Sans meneur et sans mené,
Si le temps, où richesse est savoir, peu s'emmenner

Alors jamais, le temps où richesse est pouvoir va mener
Car, si le sol est pauvre mais nos têtes s'en fichent, personne ne sera riche!

Phantese
(Samuel Deschênes)

Cycle

La vie se répète toujours en un cycle,
Si nous avons notre destin entre nos mains,
Nous faisons encore des erreurs, c'est humain,
Frôle la mort sans en être à l'article.
Souvent j'ai dû mettre un genou à terre,
Mais nul échec ne m'a poussé à l'abandon,
Sinon de m'apprendre de nouvelles leçons,
Pour me relever plus fort, et toujours plus fier.
Et si parfois j'ai été au bord du gouffre,
Je ne compte plus les moments où je souffre,
Où mes yeux et mon coeur pleurent en même temps.
Mais je me battrai, tant que je serai vivant,
Car chaque goutte de sang que je ferai choir,
Pourra nourrir pour plus tard, un nouvel espoir.

Scorco
(Sylvain Cornelissen)

Walse Des Sentiments

Dans le monde des petits êtres bienveillants,
Nous assistons à une drôle de scène,
Celle d'un cache-cache entre sentiments,
Où le terrain de jeu fut le jardin d'Eden,
Lorsque le décompte fut terminé par Folie,
Cherchant par-delà les monts et les océans,
Le crépuscule vit la fin de la partie,
Tous étaient trouvés, seul Amour était marquant.
Sans lui, il n'y avait aucune osmose,
Puis Folie le débusqua près d'une rose,
Or, les épines lui avaient crevé les yeux.
Responsable de cet accident malheureux,
Folie offrit de l'aider, ainsi, pour toujours,
D'amour aveugle, Folie suit depuis ce jour.

Scorco
(Sylvain Cornelissen)

Vent de dépression

C'est vrai que je pleure souvent
Ça devrait aller mieux avec le temps
Ça me prend à différents moments
Dépendamment comment je me sens

La vie n'a rien à voir avec ce que l'on peut imaginer
Toutes les difficultés rencontrées
Les moments de faiblesses où on a envie d'abandonner
Ses rêves qu'on n'arrive pas à toucher

Entre les combats qu'on n'arrive pas à gagner
Nos pensées désordonnées
Notre cœur endommagé
Se trouve des blessures qu'on ne peut soigner

Toutes les fois où ça nous gruge par en-dedans
Ne pas savoir ce que l'on ressent
Ne pas pouvoir reconnaître nos propres sentiments
On laisse le tout aller et on attend

(Yaolin Lacroix)

Nous

Et si on faisait changement
Si on allait contre le vent
À contre-courant

Nous serons l'exception à la règle
Que les frontières n'existent pas
On s'élèvera au-dessus de tout ça
Seulement parce qu'on y croit

Me crois-tu quand je parle de liberté à deux
Briller de mille feux
Se rendre plus qu'heureux
Rien qu'en tombant amoureux

Peux-tu imaginer un tel amour
Avoir ce sentiment à chaque jour
Se sentir en sécurité
Dans cette parcelle d'intimité

Je t'aime aujourd'hui
Moins que demain
Sortir de cet ennui
Et te retrouver enfin

(Yaolin Lacroix)

